



Éditions Fraction, 2012, Paris/ Albi, 15 euros.

Le Fleuve et le Rocher ou le Fluant et l'Invariant en poésie

La Loire a été de tout temps célébrée par les poètes ; c'est au bord du fleuve, entre la Touraine et l'Anjou, que la langue française trouve son plus bel accomplissement. Héritier de Charles d'Orléans et de Joachim du Bellay, Roland Halbert se situe aussi dans le sillage de Rimbaud, de Cadou, de Cendrars ou de Max Jacob (son recueil est aussi une anthologie des poètes de Loire). Le poète d'aujourd'hui s'inscrit dans une prestigieuse lignée mais parle du siècle naissant, de « dico électronique », de « courriel égaré », jeux vidéo, vélos rebaptisés « vélib » ou de l'avenir en 3D sur nos écrans contemporains. Le recueil intitulé *Le Fleuve et le Rocher, almanach poétique de la Loire*, charrie citations et nombreuses références, autant d'alluvions qu'emporte un style fluide, apte à épouser le parcours fluvial et à évoquer ses rives.

La couverture, un délicat dessin (1646) du peintre hollandais Lambert Doomer, montre un ermitage situé sur un rocher au bord du fleuve. D'emblée, Roland Halbert saisit le mobile et l'immobile, l'éphémère et l'éternel, la nature et l'humain dans un paysage aux traits raffinés. Nous entrons dans la poésie du « fluant » et de « l'invariant » selon l'esthétique japonaise. La Loire chantée par l'auteur est plus près de l'estuaire nantais que de la source au mont Gerbier-de-Jonc, il s'agit d'un long fleuve « intranquille » dont les crues vont scander l'histoire mouvementée ; les remous liés à l'histoire des hommes vont de pair avec les tragiques tourbillons des grandes eaux, « *grandes eaux blanches de 1615 [...] grandes eaux vertes de 1650 [...] grandes eaux ocre de 1657 [...] sinistres crues écarlates de 1793 [...]* ». À la violence des éléments déchaînés répond celle des humains, de leurs guerres, de leurs crimes et de leurs châtements, potence, bûchers ou coups du bourreau. Sont nommés Gilles de Rais ou Nicolas Corbinays dont le corps n'était plus « *qu'un caillot / de groseilles écrabouillées* ». Comme le laissait augurer le nom de « Miséry », les drames sont légion : noyades, incendies, famines et pilleries, sans oublier les maladies d'un autre âge : peste noire ou mal des ardents. Les lecteurs ne baignent jamais deux fois dans la même eau d'un fleuve ardent, souvent impétueux, qui assiste au naufrage des hommes les plus célèbres et des anonymes.

Comme *Roue des cinq saisons*, le précédent ouvrage de Roland Halbert, *Le Fleuve et le Rocher* s'articule autour du sempiternel cycle saisonnier : hiver, printemps, été, automne, Nouvel An, au rythme des « *grandes eaux* » (les crues) mais aussi d'une apostrophe à la Loire qui lance chaque chant-escale. Chaque saison voit s'envoler un haïku léger, tel l'oiseau logé au cœur du poème bref. Le

hoche-queue chante en froide saison, puis l'hirondelle accompagne le printemps et ses « *prairies humides* ». En été, surgit le martin-pêcheur dans un haïku aussi subtil qu'un « *fêtu de paille* ». L'automne voit émerger un « *long-courrier d'ailes* » après les vendanges de crus savoureux : « *menu pineau, gros plant bien grappu, / muscadet, corbeillées de bourgueuil...* » Pas plus que l'ascension du surintendant des Finances Fouquet n'empêche sa chute, les oiseaux des quatre saisons n'atténuent le piteux réveil du Nouvel An (cinquième saison à la japonaise) :

Lendemain des fêtes, / l'aube a la gueule de bois... / Paracétamol !

Le poète garde le sens de l'humour et de la dérision. Sertis dans le tissu fluide des vers libres, les haïkus ou senryûs apportent leur note furtive et parfois cocasse :

Passants qui passez, / souvenez-vous bien / de tout oublier.

Les îlots poétiques des haïkus s'insinuent au fil des pages souvent relancées par la conjonction de coordination « et » : « *Et les iris des marais...* ». Pourtant, la cohérence reste forte entre les éléments épars rassemblés par Roland Halbert au sein de la *Rivière*, magnifique néologisme. L'unité est d'abord réalisée par le jeu des anaphores, les reprises du chant : « *Irons-nous aux îles ?* », « *Nous fîmes à Nantes.* » (extrait des Mémoires du duc de Lauzun), allusion réitérée aux ambassadeurs du royaume du Siam... L'unité est due aussi à la présence de l'auteur qui use souvent de la première personne du singulier : « *J'ai vu...* », « *J'ai bu...* », « *J'ai entendu...* » mais c'est aussi bien le fleuve qui parle à travers sa voix (art de la prosopopée). Les archives s'incorporent ainsi à l'étoffe poétique. Nous imaginons la richesse des cargaisons, les eaux frétilantes de poissons, les airs frémissant d'oiseaux :

Le martin-pêcheur / dans son bec flagrant emporte / une écaille d'astre !

Il faut encore souligner la qualité typographique du livre bien servie par les éditions Fraction, les effets visuels remarquables, dignes des calligrammes d'Apollinaire, phrases disposées en forme de fuselage d'oiseau sur une page, allusion au béton qui envahit la région nantaise soutenue par des murs de mots en gras et compacts comme la réalité oppressante d'une urbanisation excessive. *Ut pictura poësis*, la formule sied à Roland Halbert dont les lignes d'écriture vont jusqu'à imiter un voilier inspiré par une toile d'Olivier Debré. Les peintres hollandais Doomer et Schellinckx, Ingres ou Turner sont tour à tour sollicités par un poète qui dote son œuvre d'une indéniable dimension picturale (voir les photos de crues données à voir comme des hexagrammes chinois ou des partitions musicales).

La recherche plastique ne saurait toutefois occulter un aspect primordial de l'ouvrage, la « *poésique* », une constante dans l'œuvre d'un poète qui célèbre les noces de la poésie et de musique, chanson de marins, refrain de Barbara ou fameux carillon de Vendôme « *comme une volée de berlingots / coulant dans nos oreilles* ». Je n'oublierai pas la Folle Journée de Nantes et son « *oisellerie aiguë* ». Le poète nantais n'a de cesse d'observer les transformations urbaines ; plane le souvenir du cinéaste Jacques Demy et de sa *Chambre en ville*, les lieux emblématiques de la cité apparaissent dans ses vers, du Passage Pommeraye à la tour LU. L'unité du livre se fait dans une diversité certaine, avec abondance de références savantes et populaires. Qui connaît l'œuvre de Roland Halbert retrouvera ses sujets de prédilection, notamment l'omniprésence des oiseaux et l'hommage à ses grands devanciers – René Guy Cadou particulièrement –, poète des bords de Loire, « *écolier* » et maître d'école, chanté dans *Blues pour Cadou*, 2005 ; la note mystique de l'ermitage des Petits-Capucins, la « *rose acoustique* » et « *la tessiture des anges* » rappellent sa sainte Cécile, célébrée dans *Chanterelle*, 2008 ; la présence des haïkus et senryûs souligne un aspect essentiel de son œuvre toujours inspirée par « *thème musical / et variations plastiques* ». Laissons-nous porter par son chant comme il nous y invite, embarquons avec lui pour ce voyage dans le Temps et l'Espace du fleuve.

Marie-Noëlle HÔPITAL (Marseille) pour *Ploc ! revue internationale du haïku*.